 Explorations psychanalytiques



# Linguistique et psychanalyse

Sous la direction de Michel Arrivé  
et Claudine Normand

---

*Cerisy*

• EDITIONS IN PRESS •

## CHAPITRE XVI

# Freud et Hjelmslev : Métapsychologie et métasémiotique

Sémir BADIR

**L**A LINGUISTIQUE ET LA PSYCHANALYSE sont contemporaines l'une de l'autre et ont connu une histoire similaire : avec Saussure et Freud, une fondation sensationnelle ; puis, avec Hjelmslev et Lacan, une relecture des premiers qui permet de recentrer et d'approfondir les principes de la discipline. (Je dois toutefois reconnaître d'emblée que, quant à l'éminence du nom de Hjelmslev dans l'histoire de la linguistique, je suis de parti pris.)

En outre, pour définir l'objet de leurs investigations propres, la linguistique comme la psychanalyse ont eu toutes deux à produire une coupure épistémologique avec une discipline antérieurement établie – et continuant d'ailleurs de se pratiquer –, respectivement : la grammaire et la psychologie.

Enfin, le destin de l'une a pu paraître se lier à l'autre lorsque Lacan s'est servi de concepts saussuriens pour affermir la coupure épistémologique nécessaire à la psychanalyse. Il ne s'agissait pourtant que d'apparences car l'on admet à présent qu'entre les concepts de Saussure et leur usage par Lacan, une série de glissements se sont produits, de sorte qu'on ne puisse comprendre leurs transferts de la linguistique à la psychanalyse qu'en termes d'analogies<sup>1</sup>. Pour autant, ces analogies ne doivent pas être jugées avoir été d'un mauvais rendement ; car, ce qu'elles ont mis en évidence, c'est précisément que cela qui lie les deux disciplines n'est pas du ressort de la logique au sens strict, ne saurait donc être compris sur fond d'épistémolo-

1. À cet égard, lire de Michel Arrivé le chapitre « Signifiant saussurien et signifiant lacanien » dans *Linguistique et psychanalyse* (Paris, Klincksieck, 1986, pp. 123-144) et, dans *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient* (Paris, PUF, 1994), le chapitre « Lacan, lecteur de Saussure » (pp. 81-128). S'est également intéressé à cette question Mikkel Borch-Jacobsen dans *Lacan, le maître absolu* (Paris, Flammarion, 1990), en particulier le chapitre VI, « Linguisteries ».

gie générale (celle qui, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, est fondée à partir de la méthodologie positiviste à l'œuvre dans les sciences naturelles), mais doit au contraire trouver à replacer l'usage des concepts dans une autre configuration des savoirs.

Je voudrais pour ma part suivre cet exemple illustre, mais en me plaçant dans la position beaucoup plus modeste d'une tierce instance entre un discours linguistique et un discours psychanalytique d'ores et déjà constitués. Je proposerai ainsi une série de concepts qui, au lieu d'intéresser à nouveau Saussure et Lacan, feront cette fois le va-et-vient entre Freud et Hjelmslev. Je tenterai en outre de plaider la cause analectique de cette traversée de concepts.

## 1. Les coupes immanentes chez Hjelmslev

Il s'agit cependant aussitôt de progresser assez vite dans une question que peu de linguistes osent encore aborder, bien qu'elle soit essentielle dans leur pratique d'analyse, à savoir la question des unités linguistiques. Selon Hjelmslev, l'unité linguistique est *formelle*, c'est-à-dire qu'elle est le produit d'une analyse déductive fondée sur un principe de non-contradiction, d'exhaustivité et de simplicité<sup>2</sup>. Le relais vers la *substance* s'éprouve à partir de l'adéquation de cette unité aux textes analysés ; mais en aucun cas l'unité que représente la forme linguistique n'est hypostasiée dans ces textes eux-mêmes. Ainsi, dans le texte [Le cheval trotte], l'unité de la forme /cheval/ ne dépend pas de l'unité substantielle qui apparaît dans ce texte. La raison en est simple (dès qu'elle se soucie également d'être exhaustive et non contradictoire) : c'est que dans [Les chevaux trottent], la forme /cheval/ est également manifestée, sans qu'on puisse dans la substance retrouver « telle quelle » son unité. Autrement dit, une unité formelle n'est pas délimitée par l'analyse ; c'est elle au contraire qui délimite ce qui est donné dans l'analyse. Voilà ce qu'on appelle en linguistique une analyse *immanente*. Et il paraît que Hjelmslev en soit à peu près le seul partisan.

Je n'ai pas dit *artisan*. En effet, j'ignore sciemment la question de savoir si ça peut se pratiquer, une analyse immanente. Parmi les linguistes beaucoup estimerait que ce doute suffit à en écarter jusqu'à la possibilité<sup>3</sup>. Dans la perspective épistémique que j'ai annoncée, au contraire, il importe d'examiner quels sont les tenants d'une telle analyse, distinctement de l'examen de ses aboutissants.

2. Cf. *Prolégomènes à une théorie du langage*, Minuit, 1971, pp. 19-25.

3. Opinion diffusée à partir du fameux compte rendu des *Prolégomènes* par A. Martinet, repris dans L. Hjelmslev, *Nouveaux essais*, PUF, 1985.

Du reste, si la théorie hjelmslevienne a été accueillie avec fraîcheur par les linguistes, elle a reçu en revanche les suffrages de plusieurs philosophes. En particulier, Gilles Deleuze et Félix Guattari ont rompu une lance en sa faveur :

Loin d'être une surdétermination du structuralisme, et de son attachement au signifiant, la linguistique de Hjelmslev en indique la destruction concertée [...] : jusqu'à maintenant la seule théorie moderne (et non pas archaïque) du langage<sup>4</sup>.

Or, à propos d'une théorie moderne du langage, une chose apparaît bientôt assez clairement : c'est que les principes d'une telle théorie ne correspondent pas du tout à ceux, édictés par l'un ou l'autre épistémologue (citons, pour brasser large, Mach et Popper), constitutifs d'une analyse digne du nom de science<sup>5</sup>. En effet, dans la tradition épistémologique, une analyse s'applique sur un corpus préalablement délimité, ou à tout le moins délimité par elle, de façon à ce que ce corpus constitue l'objet de l'analyse<sup>6</sup>. Il n'en est pas de même dans l'analyse immanente proposée par Hjelmslev. L'objet de cette analyse ne s'identifie pas au corpus analysé, et ce n'est pas non plus cet objet qui est délimité par l'analyse. La délimitation n'est envisagée que dans le rapport que l'objet formel, en son unité, entretient avec la substance des textes. C'est une délimitation empirique, que Hjelmslev appelle *adéquation*.

À propos, quel est cet objet formel qu'on peut déduire dans l'analyse immanente ? Dans sa plus grande extension, il s'agit de la langue. Et Hjelmslev, dans un article contemporain aux *Prolegomènes*<sup>7</sup>, distingue cet objet en fonction d'une stratification du langage, allant des textes à la langue en passant par l'usage et la norme. C'est en raison de cette stratification que notre affaire se complexifie. Car, à en bien comprendre la notion,

4. *L'anti-Œdipe*, Minuit, 1972/73, pp. 288-289. J'ose à peine souligner que dans cet ouvrage, au moyen de cette même lance, les auteurs croisent le fer avec Freud.
5. C'est ce qu'affirme par exemple, dans le but d'écarter sans autre forme de procès la théorie hjelmslevienne (et avec elle toute la linguistique structurale), Jean-Claude Milner dans son imposante *Introduction à une science du langage* (Seuil, = Des travaux, 1989) – on va y venir.
6. Pour une exposition claire et détaillée du principe de réfutabilité inhérent aux méthodes scientifiques et pour l'évaluation de son application à la matière linguistique, voir D. Piotrowski, *Dynamiques et structures en langue*, CNRS éditions, 1997.
7. « Langue et parole », publié initialement dans le second des *Cahiers Ferdinand de Saussure*, en 1943. Il est vrai que le terme de *stratification* n'apparaît que plus tard (en 1954), dans un article intitulé quant à lui « La stratification du langage ». Ces deux articles sont repris dans L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, Minuit, 1971.

il faut admettre que l'opposition théorique que j'ai voulu fixer entre l'objet d'analyse et le corpus analysé se voit tout à coup relativisée par ces « strates », ou degrés. De fait, entre la substance et la forme, pourtant définies en opposition stricte l'une par rapport à l'autre, il n'y a qu'une question de degrés, de sorte que toute forme peut, dans une strate de l'analyse, devenir substance, et vice versa<sup>8</sup>.

Il me faudrait beaucoup de place pour démontrer l'affirmation qui suit : chez Hjelmslev, la *métasémiotique* répond de cette relativisation de l'opposition forme vs substance par la stratification. C'est même là l'unique fonction assignée à la métasémiotique<sup>9</sup>.

À tout le moins, un petit exemple permettra d'en saisir le principal. Dans l'analyse immanente prônée par Hjelmslev, /aller/ constitue une forme d'expression linguistique ; elle rend compte dans les textes de diverses manifestations, telles /[suis allé]/, /[ira]/, /[vont]/, /[pourrons aller]/, etc. Mais, à un autre degré d'analyse, il est possible de considérer que /aller/est un syntagme composé par une manifestation de la forme en question et une manifestation de la forme suffixale de l'/infinitif/. Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est que l'on envisage à présent cette forme en tant qu'elle est réalisée dans un exemple théorique illustrant une contribution au colloque « Linguistique et psychanalyse ». La forme linguistique est alors devenue la substance de son autonyme. La métasémiotique est en effet pour Hjelmslev l'analyse qui prend l'analyse linguistique pour objet et dans laquelle la langue et ses formes deviennent substances.

Autant ajouter, à la suite de cet exemple, que la métasémiotique hjelmslevienne n'a évidemment rien à voir avec le concept de « fonction métalinguistique » telle qu'elle s'est vue développée par Jakobson, ni avec les notions de métalangage, métalangue et métadiscours, lesquelles dérivent également de la théorie jakobsonienne. La métasémiotique selon Hjelmslev partage en revanche des points communs avec le métalangage dans son

8. Michel Arrivé a analysé la stratification proposée par Hjelmslev comme la combinaison de deux actions portées sur la dichotomie saussurienne *langue* vs *parole* (cf. « Y a-t-il en glossématique une théorie de l'énonciation ? », *Histoire Épistémologie Langage*, VIII-2, 1986, pp. 177-189). D'une part, la stratification opère une *démultiplication*, étant donné que « chaque fois qu'il est en présence d'une dichotomie saussurienne, Hjelmslev en subdivise chacun des deux termes et fait donc apparaître un paradigme à quatre termes » (p. 184). D'autre part, elle exerce une action de *coulissage*, consistant « à faire glisser les couples de concepts sur l'axe qui articule leur opposition de telle façon que l'un d'eux, repoussant l'autre d'un cran, vienne occuper sa place » (p. 186).
9. Qui s'intéresserait à cette question peut commencer par se reporter à ma thèse de doctorat, « Le métalangage d'après Hjelmslev », Université de Liège, 1998, en attendant la publication de *Louis Hjelmslev. Une épistémologie linguistique*.

acceptation logique, sans toutefois qu'on puisse assimiler l'un à l'autre ces deux termes.

En fonction de tout ce qui précède, je voudrais formuler l'hypothèse que l'analyse immanente théorisée par Hjelmslev ouvre des perspectives intéressantes, quoique peu éclairées, pour l'interrogation épistémique. Sa particularité épistémique consiste en cela que le concept de « délimitation » ne soutient pas directement celui d'« unité ». Les unités linguistiques sont en effet constituantes de l'analyse (au lieu d'être constituées par elle) et leur délimitation en tant qu'unité se rapportant aux textes ne relève pas de l'analyse elle-même mais d'une analyse située à un autre niveau : l'analyse métasémiotique.

Comment tout cela peut-il intéresser un rapprochement de la théorie hjelmslevienne avec la théorie freudienne, c'est ce que je voudrais à présent montrer en un tableau, sans autres préparatifs :

<p><b>Ics</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• coordination des pulsions sans contradiction</li> <li>• intemporel</li> <li>• pas d'égard à la réalité extérieure</li> <li>• processus primaire</li> </ul>	<p><b>Langue (ou schéma)</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• différenciation non contradictoire et exhaustive des valeurs</li> <li>• synchronique</li> <li>• analyse immanente</li> <li>• système fonctionnel</li> </ul>
<p><b>Pcs</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• instauration d'une capacité de communication entre les contenus de représentation</li> <li>• de sorte qu'ils puissent s'influencer réciproquement</li> <li>• ordonnance temporelle de ces contenus</li> <li>• introduction de censures :             <ul style="list-style-type: none"> <li>– épreuve de réalité</li> <li>– principe de réalité</li> </ul> </li> </ul>	<p><b>Usage</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• manifestations</li> <li>• textualité</li> <li>• ordonnancement syntaxique</li> <li>• relation aux substances :             <ul style="list-style-type: none"> <li>– épreuve d'adéquation</li> <li>– principe de réalisation</li> </ul> </li> </ul>
<p><b>Cs</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• instant</li> </ul>	<p><b>Texte (ou acte)</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• réalisation (ego, hic et nunc)</li> </ul>

L'économie de ce tableau est basée sur un texte de Freud, à savoir le paragraphe intitulé « Les propriétés particulières du système Ics » de l'article « L'Inconscient » (1915), repris dans *Métapsychologie*<sup>10</sup>. Aucun élé-

10. Gallimard, = Folio essais, 1993, pp. 95-100.

ment n'en a été écarté. Les analogies qui s'y proposent, et que je laisse à l'appréciation du lecteur<sup>11</sup>, sont donc entièrement déterminées par l'organisation du texte freudien.

Pourvu que le lecteur juge éloquentes ces analogies, il lui apparaît que, par-delà le rapport qu'elles établissent terme à terme, l'organisation freudienne se prête assez bien au système de stratification élaboré par Hjelmslev. Car, si l'on fait abstraction de la norme<sup>12</sup>, on observe que non seulement chacune des deux colonnes du tableau présente trois concepts, mais que les propriétés qui informent la distribution de ces concepts sont entre elles, au sein de chaque colonne, dans un rapport similaire de participation.

En outre, ces deux organisations occupent une place particulière dans chacune des disciplines considérées. D'une part, le concept d'inconscient désigne une hypothèse de travail ; il ne délimite pas dans la description psychanalytique des faits observés, bien qu'il se déduise à partir de ces observations. L'hypothèse de l'inconscient relève ainsi d'une théorie psychologique générale, distincte du travail psychanalytique. Cette théorie est, comme on sait, appelée par Freud *métapsychologie*. D'autre part, le concept de langue, semblablement, est soutenu à la fois par son opposition à d'autres concepts et par la stratification qui le met à une certaine distance de l'adéquation empirique. Le concept de langue n'appartient pas, par conséquent, à l'analyse linguistique, mais à l'analyse *métasémiotique* qui permet de positionner cette analyse et d'en formuler les hypothèses de travail.

## 2. Les rapports représentatifs chez Freud

Pour pousser plus avant l'investigation, il faut à présent en venir à quelques subtilités de la métapsychologie freudienne. L'analogie qui s'est effectuée dans le tableau ci-dessus est redevable d'une organisation elle-

11. Évidemment, chacune d'entre elles mériterait un examen approfondi ; et je ne suis pas sûr qu'au bout de cet examen, toutes s'en trouveraient raffermies. Comme on va le voir, je table ici sur une analogie de structure.
12. Cet écart est justifié par le fait que la norme occupe une position particulière dans la théorie de Hjelmslev. D'abord, contrairement aux trois autres termes, elle désigne une fiction. Ensuite, elle n'est pas nécessaire dans l'analyse universelle du langage (mais est seulement liée aux analyses particulières). Enfin, elle est entièrement déterminée par les trois autres concepts. En réalité, l'utilité de la norme se fait surtout ressentir chez Hjelmslev lorsqu'il s'agit de rendre compte des objets d'analyse que considèrent ses collègues (la langue comme norme substantielle, non comme schéma formel). Néanmoins, la recherche analectique de cette notion dans la métapsychologie se montrerait certainement très intéressante (notamment vis-à-vis de la seconde topique), mais elle me mènerait plus loin dans la spéculation que je ne le souhaite ici.

même décrite seulement selon un certain *rapport*, que Freud qualifie de *topique*. Mais la description psychanalytique n'est considérée comme complète que lorsque ce rapport est articulé à un second, à savoir le rapport *dynamique*. Il importe donc de trouver de quoi distinguer ces deux rapports entre eux<sup>13</sup>.

En anticipant sur une subtilité qui sera évoquée plus loin, il me faut concéder qu'en réalité Freud distingue trois rapports ; mais le troisième rapport – le rapport *économique* – est peu développé par la métapsychologie freudienne et semble d'ailleurs être dépendant du second (mais Ricœur, quant à lui, le fait dépendre du topique). On verra plus loin qu'il se laisse écarter d'autant mieux que le savoir psychanalytique se déploie précisément sur la méconnaissance qu'on en a dans l'analyse. Si le rapport économique entre les différentes pulsions était connu, la psychanalyse serait entièrement réalisée et se fondrait dans la neuropsychologie, voire dans la physique<sup>14</sup>.

Je reviens aux deux rapports fondamentaux commentés par la métapsychologie. En fonction du rapport topique, les systèmes psychiques sont localisés, bien qu'on ne puisse dire, d'après l'état des connaissances à l'époque de Freud, qu'il s'agit de localités au sens anatomique<sup>15</sup>. La localisation de l'inconscient face au préconscient et au conscient réside en la possibilité de le constituer en système distinct ou autonome<sup>16</sup>. Dans cette perspective, un

13. Il n'a pas échappé aux commentateurs que se trouvait là une des propositions les plus problématiques de la métapsychologie freudienne. Cette distinction a été commentée notamment, sans qu'un consensus se soit établi, par J. Hyppolite, « Philosophie et psychanalyse », in *Figures de la pensée philosophique*, 1 ; P. Ricœur, *De l'interprétation*, Seuil, 1965 ; P.L. Assoun, *op. cit.*
14. À cet égard, voir S. Freud, *Métapsychologie*, *op. cit.*, pp. 88-89 : « Il n'est pas sans importance pour nous de qualifier d'un nom particulier [à savoir : le point de vue économique] le mode d'appréhension qui constitue l'achèvement de la recherche psychanalytique » (je souligne) ; ainsi que le commentaire de P.L. Assoun, *Introduction à l'épistémologie freudienne*, Payot, 1981, pp. 189-190 : « Dans la triple direction où se déploie l'ambition explicative de Freud, soit dans la topique, la dynamique et l'économique, [...] le savoir analytique se conçoit comme une sorte d'intervalle imaginaire qui explore un espace transitoire. [...] La psychanalyse comme forme de savoir, œuvrant dans l'espace de l'inachèvement, se réalisera dans sa mort, une fois atteinte la limite de sa perfection épistémique, absorbée par les autres savoirs. »
15. Or, si de sérieux progrès ont été effectués depuis, ce n'est certes pas dans le sens d'une possibilité d'assimilation de la topique à l'anatomique.
16. D'une autonomie qu'il faut savoir distinguer de l'indépendance, ainsi que dans la théorie hjelmslevienne les plans respectifs de l'expression et du contenu sont dits autonomes mais interdépendants. L'autonomie vise une caractéristique de la description, l'indépendance, celle de l'analyse.



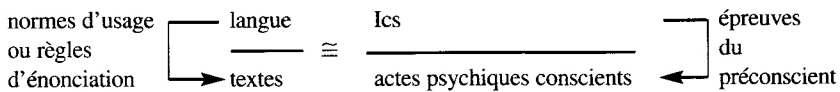
acte psychique inconscient trouve ou non un correspondant dans le système préconscient, mais il en est en tous les cas clairement distinct.

En fonction du rapport dynamique, au contraire, les systèmes préconscient et conscient sont entièrement déterminés par le système inconscient ; ils connaissent seulement des caractérisations supplémentaires qui les particularisent au sein du système inconscient. Dans ce cas, l'acte psychique n'est pas dédoublé, mais il connaît différents degrés d'élaboration, selon qu'il a ou non été *investi* par les caractérisations préconscientes (puis conscientes). L'acte psychique acquiert alors différentes *fonctions*.

Si l'on accepte de tenter une analogie du rapport dynamique dans le domaine de la linguistique, on dirait alors que le langage est structuré comme un inconscient, parce qu'il est organisé en une langue (resp. le système inconscient), et qu'en fonction de certaines caractéristiques – telles l'organisation syntagmatique, la linéarisation, la contextualisation – ce système est « investi » en textes ou paroles (resp. actes psychiques conscients).

Entre la langue et les textes, il serait même possible de prévoir dans la linguistique la fonction qu'occupe, dans la représentation dynamique de la théorie métapsychologique, le préconscient. Ce système préconscient pourrait correspondre à peu près à ce que certains linguistes étudient à travers l'énonciation, à savoir quelque chose qui est tenu par certaines règles distinctes des règles du système mais liées par contre aux caractéristiques du support empirique de la langue ainsi qu'aux fonctions qui lui sont attribuées par le corps social. Cette problématique de l'énonciation, Michel Arrivé a montré que la théorie de Hjelmslev la rencontre d'une manière globale dans la notion d'usage<sup>17</sup>.

L'analogie pourrait alors se présenter comme une proportion « dynamisée » par une instance permettant le franchissement de la barre :



### 3. Enjeu épistémique

Je voudrais à présent situer la portée des analogies conduites entre linguistique et psychanalyse.

Une proposition analectique, comme on le sait, n'établit pas une identi-

17. C'est la thèse générale exposée dans l'article déjà cité « Y a-t-il en glossématique une théorie de l'énonciation ? »

té des termes mais une identité proportionnelle. Il ne s'agit donc évidemment pas de dire que la langue est l'inconscient, ou l'inverse, mais qu'il est possible de penser ce qui les structure chacun, indépendamment de l'autre, comme identique. Autrement dit, la portée des analogies est épistémique ; elle porte sur les formes de représentation des savoirs.

Or, il n'est pas indifférent pour mon propos que les formes de représentation adoptées respectivement par la théorie hjelmslevienne et par la métapsychologie freudienne soient justement, à travers les notions de « stratification » et de « rapport », des formes elles-mêmes proportionnelles.

En ce qui concerne la métapsychologie, il est en outre capital pour mon propos que, selon Freud, ce soit bel et bien la convergence des rapports topique et dynamique qui confère à la psychanalyse le statut de discipline scientifique à part entière.

Il faudrait ici rapporter un peu longuement l'argumentation de P.L. Assoun, qui pose le problème avec beaucoup d'érudition et d'intelligence<sup>18</sup>. Comme la place me manque, j'en garderai seulement les deux conclusions suivantes.

Premièrement, Freud ne conçoit pas que la psychanalyse puisse être autre chose qu'une science de la nature (*Naturwissenschaft*) ; mais, pour tenir cette affirmation, son point de vue est nécessairement moniste et réductionniste. La psychanalyse fait partie des sciences de la nature parce qu'il n'y a pas, en dehors de ce groupe, de discipline digne du nom de science. Or, le point de vue « économique » est celui qui manifeste le plus ce postulat : les actes et pulsions psychiques y sont réduits, ainsi que tout doit l'être dans la science, à des forces physico-chimiques<sup>19</sup>. Comme l'analyse économique de l'inconscient n'est pas prête d'être réalisée, il faut considérer que la psychanalyse se pose comme science de la nature uniquement en fonction d'une *attente* qu'elle ne peut pas combler.

Deuxièmement, cette imposition de la psychanalyse aux sciences naturelles fait violence aux représentations épistémologiques qui soutiennent lesdites sciences à cette époque (la fin du XIX<sup>e</sup> siècle) ; à tout le moins, elle fixe la psychanalyse en plein cœur des débats épistémologiques du temps. On remarque ainsi que le modèle anatomique de Brück est réaménagé en modèle topique ; le modèle dynamique dans la psychologie de Herbart ne suffit pas à établir le lien dans la métapsychologie entre affect et représentation ; et Freud doit également, en fonction du rapport économique, situer sa métapsychologie dans le débat qui fait rage autour de l'énergétisme

18. *Introduction à l'épistémologie freudienne*, op. cit. ; ainsi que, du même auteur, *Introduction à la métapsychologie freudienne*, PUF, 1993.

19. Cf. Assoun, op. cit., pp. 44-50.

(voir, notamment, la valse de ses hésitations vis-à-vis de la demande de participation scientifique faite par Ostwald<sup>20</sup>).

Assoun n'a peut-être pas assez marqué la contradiction résidant entre ces deux conclusions. La place de la psychanalyse au sein des sciences humaines tient d'abord de l'*a priori*, mais ensuite à cet *a priori* tant d'aménagements sont réclamés par la réflexion métapsychologique qu'il en devient méconnaissable. Non seulement les sciences humaines s'y voient absorbées, encore les sciences de la nature n'y ont-elles plus grand-chose de naturelles.

Or, je pense que le problème se pose exactement de la même manière en linguistique, bien que peu de linguistes aient osé le développer. Ainsi, chez Milner, la linguistique est rangée avec fermeté au sein des sciences expérimentales galiléennes, au nom du générativisme et en réaction aux prétentions de spécificité épistémologique formulées par le structuralisme<sup>21</sup> ; mais, dès qu'il s'agit de détailler ces caractéristiques épistémologiques, Milner est obligé de considérer que leurs applications aux méthodes d'analyse du langage, tant elles sont laborieuses et contrariées, font de la linguistique « une sorte de laboratoire épistémologique constant »<sup>22</sup>.

Par ailleurs, Simon Bouquet a montré que le Saussure qui se profile à la lecture des manuscrits inédits est très sensible aux dimensions épistémiques de sa théorie linguistique. Il appert ainsi, premièrement, que Saussure, à l'encontre des grammairiens comparatistes, est non moins moniste que Freud ; deuxièmement, qu'à l'encontre des néo-grammairiens qui auraient volontiers « naturalisé » la grammaire, son monisme lui permet de verser tout entière la linguistique du côté de la psychologie ; mais que, troisièmement, il faudrait pour ce faire que la psychologie soit tout autre qu'elle fût alors<sup>23</sup>.

Aussi, pour ma part, formulerais-je à présent une seconde hypothèse – qu'il ne s'agit pas de vérifier, mais en fonction de laquelle je voudrais relire les tableaux d'analogies présentés plus haut : c'est que, en fonction de la richesse des analogies susceptibles d'être émises entre concepts linguis-

20. Et là-dessus, comme sur tout ce qui est rapporté dans ce paragraphe, voir Assoun, *id.*, deuxième partie.

21. En réalité, il n'y a que l'école sémiotique de Paris qui eut, aux temps structuralistes avec Greimas, et qui pourrait aujourd'hui continuer d'avoir avec Fontanille et Zilberberg, une telle prétention. Cette prétention leur vient d'ailleurs de Hjelmslev, qui ne s'est pourtant jamais risqué à la formuler. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas du tout, contrairement à ce qu'affirme Milner, et sauf à écraser comme il le fait toute l'histoire épistémologique sur deux modèles, que le structuralisme ne présente qu'une variante épistémologique de l'antique modèle euclidien (cf. J.-Cl. Milner, « Préface » à l'*Introduction à une science du langage*, *op. cit.*, pp. 9-19).

22. *Id.*, p. 135.

23. Cf. S. Bouquet, *Introduction à la lecture de Saussure*, Payot, 1997, pp. 89-107.

tiques et concepts psychanalytiques, et de l'instabilité épistémique des deux disciplines vis-à-vis des représentations épistémologiques qu'elles rencontrent (soit par recommandation soit par confrontation), il est possible que l'argumentation analectique, tout en rapprochant les deux disciplines, permette une mise à distance de leurs concepts suffisante pour interroger une spécificité épistémique.

Enfin, corollairement à cette hypothèse, si l'on admet avec Assoun qu'entre tous les psychanalystes Freud est le seul métapsychologue<sup>24</sup>, si l'on ajoute qu'il existe des méthodes psychanalytiques infiniment éloignées des préceptes métapsychologiques censés les soutenir, de même je voudrais pouvoir affirmer que Hjelmslev, bien qu'il soit rarement investi d'une quelconque autorité dans les milieux de la linguistique, est le métalinguiste d'exception qui a mené sur sa discipline une investigation épistémique considérable.

#### **4. La métapsychologie est structurée comme une méta-sémiotique**

Voyons à présent comment il est possible de faire fructifier les analogies proposées.

On dirait à première vue que la métapsychologie articule mieux que ne le fait la linguistique les différents rapports qui s'appliquent à ses unités théoriques. D'abord, parce qu'elle les nomme ; ensuite, parce qu'il existe une compatibilité pratique entre les différents rapports métapsychologiques ; tandis qu'en linguistique l'articulation de la langue à la parole (qu'on prenne ou non en compte les notions hjelmsleviennes de norme et d'usage), étant donné qu'elle recouvre des déterminations théoriques qui mériteraient d'être distinguées les unes des autres, a toujours été déficiente<sup>25</sup>.

Cependant, l'explication de l'articulation des rapports métapsychologiques n'est, elle non plus, pas entièrement satisfaisante. De fait, dans les écrits de Freud sur la métapsychologie, l'articulation est là d'emblée, dans ce qui fonde l'identité épistémique de la psychanalyse. Sa légitimité est certainement éprouvée dans le travail analytique, mais non pas justifiée par la théorie.

24. *Introduction à l'épistémologie freudienne, op. cit.*, p. 123.

25. Ce qui se constate aisément par la place impossible qu'y occupe la syntaxe. À ce propos, Saussure reconnaît d'ailleurs : « Ce n'est que dans la syntaxe que se montrera ce qui est laissé à l'individu et ce qui est général. [...] Nous avouons que c'est sur cette frontière seulement qu'on pourra trouver à redire à une séparation entre la langue et la parole. » (cf. édition Engler, 1.285.2022.4).

Chez un commentateur comme Assoun, l'explication de cette articulation reste généalogique : les rapports de l'analyse dérivent de discours scientifiques différents – anatomique, chimique, physique, psychologique – et la justification de leur articulation se limite au constat que ces discours appartiennent au même champ épistémique : le champ du savoir du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette explication n'est qu'un pis-aller et conduit à des paradoxes laborieux, tel :

Freud ne *parle* pas comme il *dit*. Entendons qu'il dit l'inédit de l'inconscient avec une parole qui appartient à d'autres<sup>26</sup>.

Cela n'est pas satisfaisant. La parole n'appartient en droit à personne, et ce serait bien le pire s'il fallait, à chaque fois que quelqu'un trouve quelque chose de nouveau, inventer une nouvelle parole pour le dire. L'explication généalogique d'Assoun montre bien comment l'inconscient est dit à la croisée de plusieurs discours – l'un topique, l'autre dynamique et un troisième économique – lesquels se manifestent dans le texte freudien sous le concept de *rapport* ; mais, à partir de la convergence de ces manifestations, elle se montre impuissante à répondre de l'*unité* du texte freudien. Elle ne dit rien de la *raison* de l'articulation du topique au dynamique.

Pour bien voir qu'il s'agit d'un problème métapsychologique – et d'un problème non résolu –, j'en reviens au concept d'unité formelle. Le topique, a-t-on vu, permet une localisation des actes psychiques dans l'un ou l'autre des systèmes édifiés par la métapsychologie. La localisation vise ici ce que j'ai appelé, relativement à la linguistique, une possibilité d'adéquation des unités formelles aux faits empiriquement observés. Mais la localisation des actes, les uns dans l'inconscient, les autres dans le préconscient et le conscient, ne laisse nullement supposer ce qui a permis de déterminer l'unité des systèmes considérés (par exemple, elle ne peut motiver la distinction radicale de l'Ics freudien face au subconscient de Breuer). Cela ne peut se faire qu'en fonction d'un rapport dynamique, par exigence de non-contradiction entre les systèmes Ics, Pcs et Cs vis-à-vis des faits observés<sup>27</sup>. C'est

26. *Introduction à l'épistémologie freudienne*, op. cit., p. 190.

27. Cf. *Métapsychologie*, op. cit., pp. 66-74, et notamment ceci : « [...] L'hypothèse de l'inconscient est *nécessaire* et *légitime*, et (que) nous possédons de multiples *preuves* de l'existence de l'inconscient. Elle est nécessaire, parce que les données de la conscience sont extrêmement lacunaires [...]. Tous ces actes conscients demeurent incohérents et incompréhensibles si nous nous obstinons à prétendre qu'il faut bien percevoir par la conscience tout ce qui se passe en nous en fait d'actes psychiques » (pp. 66-67) Nulle part on ne remarque que Freud justifie la *légitimité* de l'hypothèse de l'inconscient. C'est qu'elle est imbriquée dans sa nécessité : la *légitimité* vient de ce que l'explication se présente comme une analyse non-contradictoire, mais il s'agit bien d'une explication, c'est-à-dire qu'elle présuppose des faits empiriques à observer et expliquer.

d'ailleurs la raison pour laquelle la relation de l'Ics à l'empirique s'illustre par le symptôme. Un symptôme, c'est ce qui appartient à une unité sans en indiquer les limites.

C'est ce qui explique aussi le paradoxe lié au concept d'exemple chez Freud. « L'exemple est la chose même » (*das Beispiel est die Sache selbst*) note Freud dans le journal d'analyse de l'Homme aux rats<sup>28</sup>, en choisissant d'emprunter au français le verbe *est*, manière de souligner l'importance de l'identité entre le symptôme et l'Ics. Du point de vue topique, c'est une pure contradiction : l'exemple n'est jamais qu'une « partie » de la chose. Mais, du point de vue dynamique, l'exemple, s'il ajoute à la chose des propriétés qui appartiennent à la sphère de l'expérience clinique (à savoir son expressivité, sa singularité), en revanche il ne lui retire rien. L'exemple n'est pas un exemple parmi d'autres possibles ; il manifeste au contraire son exemplarité face à la chose : il n'y a pas mieux que lui pour être la chose elle-même dans l'expérience clinique. On voit donc, là aussi, que la formalisation dynamique opère d'une tout autre manière que la délimitation topique et que le terme d'exemple ne réussit à les articuler l'une à l'autre que par un paradoxe, lequel est débrouillé, en français, par les deux adjectifs dérivés *exemplatif / exemplaire*.

Voyons encore ces propositions de « L'inconscient » :

La représentation substitutive joue dès lors, pour le système Cs (*Pcs*), le rôle d'un contre-investissement dans la mesure où elle le garantit contre l'émergence dans le Cs de la représentation refoulée (p. 90).

Le contre-investissement provenant du système Cs a donc conduit, dans la deuxième phase de l'hystérie d'angoisse, à une formation de substitut (p. 91).

Deux lexiques s'entrelacent dans ces propositions. Les termes de *représentation substitutive*, *système Cs*, *système Pcs*, *représentation refoulée*, dans la première, *formation de substitut*, dans la seconde, appartiennent au rapport topique ; *contre-investissement*, *émergence*, *deuxième phase*, au rapport dynamique (et économique)<sup>29</sup>.

Pour lier ces deux rapports, Freud use de verbes assez vagues, traduits en français par *jouer le rôle de*, *conduire à*. Ces prédicats signalent toujours

28. *L'Homme aux rats. Journal d'analyse*, Paris, PUF, 1974, pp. 38-39.

29. À cette liste, pourraient s'ajouter, à partir d'autres endroits du texte freudien, pour le topique : traces, souvenirs, symptômes, rejets, pensées latentes ; pour le dynamique : pulsion, libido, condensation, déplacement, motion (d'amour). Mais certains termes restent indécidables, à la croisée des deux rapports, tels *affect*, *acte psychique*.

un « passage » de *a* à *b*. Or, ces passages ne se font pas à l'intérieur d'un même rapport, mais s'établissent au contraire entre les deux rapports ; ce qui passe ne va pas d'un point à un autre point, ou d'une fonction à une autre fonction, mais toujours d'un système localisé à une phase, ou d'une phase à un système. Dans la première proposition : du Cs comme système au Cs comme fonction d'investissement ; dans la deuxième : du Cs à la deuxième phase de l'hystérie. Mais la constante qui s'exprime par ces verbes de passage, Freud ne l'a pas théorisée.

Pourvu qu'on accepte de prendre le risque d'analogie proposé dans le tableau vu plus haut, il me semble que la théorie de Hjelmslev pourvoit à ce défaut d'articulation théorique. De fait, la métapsychologie aurait tout à gagner à se comprendre comme une métrasémiotique.

Pour s'en convaincre, revenons d'abord à la notion d'usage. L'usage, chez Hjelmslev, est à la fois *manifestant* et *manifesté*. En tant que manifestant, il a un rapport direct au texte : il est une substance délimitée. En tant que manifesté, il dépend du schéma : il est une unité formelle. Ainsi, ce qui est localisé dans la forme et la substance se repère également, imbriqué l'un dans l'autre, à l'intérieur même de l'usage. Par analogie, on pourra dire que texte et schéma sont deux pôles topiques qui se conjuguent dans un rapport dynamique dans l'usage. La théorie de l'usage est très bien développée par Hjelmslev dans le chapitre des *Prolégomènes* consacré aux variantes<sup>30</sup>. En fonction de cette théorie, il est aisé de poursuivre l'analogie en affirmant que l'exemple est la substance de la chose formelle ; et que le symptôme est une variété d'une unité dont l'inconscient est l'invariante.

Ce n'est pas tout. Pour saisir comment la métapsychologie peut être associée à la métrasémiotique, il faut ensuite apercevoir que la description linguistique est elle-même un usage. En effet, d'une part, elle manifeste une forme dont elle rend compte : la langue ; mais, d'autre part, elle est manifestée par une substance textuelle – les phrases même de la description, avec ses autonomes et son vocabulaire technique. La métrasémiotique a pour fonction, comme je l'ai rappelé, de faire l'analyse formelle de cet usage *considéré en sa substance*. Mais qu'est-ce à dire au juste ? Que la métrasémiotique raisonne l'articulation de l'*analyse* à la *description*. Cela est vrai au niveau linguistique où forme et substance sont décrites comme distinctes, respectivement dans la langue et dans les textes, tandis que l'usage les manifeste en même temps (la langue « apparaît » dans tout texte et il n'y a pas de texte qui ne soit texte de langue) ; cela est vrai encore au niveau métrasémiotique, plus complexe, car la langue décrite en fonction de l'analyse linguistique n'est pas autre chose qu'un texte, mais les unités de la langue ne suffisent

30. *Op. cit.*, pp. 80-97.

pas à son analyse, c'est pourquoi il est nécessaire de doubler l'analyse linguistique d'une analyse spécifiquement métasémiotique.

Cette subtilité, qui s'explique avec beaucoup de peine, serait rendue beaucoup plus claire, me semble-t-il, si l'on avait dans la théorie linguistique quelque chose qui tienne lieu de la distinction métapsychologique entre topique et dynamique. Il suffirait alors en effet de dire que dans l'analyse, forme et substance sont dynamiquement fonctionnelles l'une de l'autre mais que, dans la description, ce rapport fonctionnel est localisé, délimité, rendu en un rapport topique. Autrement dit encore, une analyse établit un rapport dynamique entre sémiotique (ou langage) et métasémiotique (ou métalangage), mais la description rétablit les termes de ce rapport dans un rapport topique (d'où l'illusion d'un métadiscours, topiquement distinct du discours ordinaire).

Mais en retour, enfin, les concepts d'analyse et de description permettent d'éclairer l'articulation des rapports métapsychologiques. La métapsychologie, en tant qu'analyse, répond du rapport dynamique existant entre les systèmes Ics, Pcs et Cs, qu'elle constitue de ce fait en unités ; mais, en tant que description de ces systèmes, elle les délimite selon un rapport topique. Or, il n'y a pas lieu de choisir entre analyse et description, ni même de les hiérarchiser : l'une ne va pas sans l'autre. On ne dira pas que le rapport topique est « moins bon » que le rapport dynamique ; mais que le premier de ces rapports sert la description, tandis que le second a une fonction d'analyse.

Ceci permettrait de comprendre mieux, ce me semble, que l'acte psychique n'est pas autre chose qu'une représentation, de même qu'il n'y a pas, dans *L'Interprétation des rêves*, de différence faite entre le rêve et son « contenu » décrit.

L'interprétation par la métasémiotique permettrait également d'affiner des propos de Freud où l'articulation des rapports reste intuitive. Ainsi, de ce passage, où Freud observe que :

La seconde hypothèse, celle d'un changement d'état simplement fonctionnel est, d'entrée, la plus vraisemblable, mais elle est moins souple, moins facile à manier [que l'hypothèse topique]<sup>31</sup>.

La vraisemblance est l'expression d'une exigence d'analyse empirique ; le maniement, en revanche, désigne une propriété de l'outil *descriptif*.

Enfin, juste avant le passage cité, Freud aborde la question de la réalité de la description – savoir si la description ne contredit pas l'adéquation empirique exigée dans l'analyse – et souligne que cette réalité fait défaut

31. *Métapsychologie, op. cit.*, p. 79.



*pour le moment*. En effet, dans le cas où la description se montrerait exhaustive, c'est-à-dire dans le cas où la dynamique des systèmes pourrait se décliner en une économie pure, en une énergétique des pulsions, alors en effet la topique se réaliserait en une anatomie et la description psychanalytique, en une description physique de la réalité.

Ceci concorde tout à fait au destin de la description métasémiotique dans la théorie de Hjelmslev. Tant que le métasémiotique s'occupe de la substance linguistique, c'est-à-dire de ce qui n'est pas retenu comme spécifique à la langue dans l'analyse linguistique, la description elle-même n'a pas à observer le principe d'empirisme inhérent à l'analyse. Mais, dans le cas où la description atteindrait les variations ultimes du système, dans le cas où elle se montrerait exhaustive sur la substance (sur la substance d'expression – les sons – comme sur la substance de contenu – les représentations sémantiques), elle deviendrait une pure statistique, une description mathématisée directement adéquate aux textes. Évidemment, on est loin de la réalisation de cette mathématisation descriptive, et la psychanalyse comme la linguistique vivent dans l'*horizon*, à la fois direction et hors-limite, de cette mathématisation.

Sur cette matière, évidemment, je ne voudrais pas conclure. Je souhaite au contraire que les analogies entre linguistique et psychanalyse se poursuivent, et qu'on prenne le temps d'en éprouver de plus ambitieuses et de plus risquées. Sans doute la recherche épistémique n'est-elle pas dissociable de la logique ; son évolution historique en revanche est faite de déraisons et d'accidents. Les analogies ne sont donc nécessaires ni à la théorie linguistique ni à la métapsychologie. Je veux croire au moins qu'elles peuvent contribuer à la relance de leur investigation.